

Tommaso

UN FILM DE **ABEL FERRARA**

capricci

2019 – Italie – 118' – Scope – 5.1

EN SALLE LE 8 JANVIER 2020

CAPRICCI PRÉSENTE

W I L L E M D A F O E

Willem Dafoe

UN FILM DE **ABEL FERRARA**



FESTIVAL DE CANNES
2019 OFFICIAL SELECTION

Matériel presse et photos téléchargeables sur www.capricci.fr

DISTRIBUTION

Capricci Films
contact@capricci.fr
www.capricci.fr

PROGRAMMATION

Les Bookmakers
contact@les-bookmakers.com
www.les-bookmakers.fr

PRESSE

Karine Durance
06 10 75 73 74
durancekarine@yahoo.fr



5 Synopsis

6 Willem Dafoe - Entretien et biographie

12 Cristina Chiriac - Entretien et biographie

18 Abel Ferrara - Entretien, biographie et filmographie

28 *Kings of New York*, entretien croisé
Abel Ferrara/Willem Dafoe (2012)

44 Fiche technique et artistique



© Peter Zellinger

SYNOPSIS

Tommaso, un artiste américain, vit à Rome avec sa femme Nikki, et leur fille DeeDee. Ancien junkie, il mène désormais une vie rangée, rythmée par l'écriture de scénario, la méditation, les réunions aux AA, l'apprentissage de l'italien et son cours de théâtre. Mais Tommaso est rattrapé par sa jalousie maladive. À tel point que réalité et imagination viennent à se confondre.



ENTRETIEN AVEC **WILLEM DAFOE**

Votre collaboration avec Abel Ferrara est unique. Pouvez-vous nous en parler ?

Dans le film, il y a autant d'éléments autobiographiques que de choses que j'ai inven-

tées. Abel se nourrit de tout ce qui l'entoure. Comme je suis son voisin et son ami, je baigne dans son univers. Nos vies se recoupent à plusieurs endroits. Nous avons

adopté le même type de langage dans certaines situations par exemple. Lorsque je me lance dans *Tommaso*, avec la femme et la fille d'Abel, avec les gens du coin, je suis en terrain connu.

Et comme il me fait confiance, on peut se permettre d'improviser. Le film est truffé d'improvisations. En

gros, il me raconte une histoire qu'il aimerait voir et ensuite on invente. C'est la plus belle façon qui soit de travailler avec un réalisateur. Souvent, les gens pensent que l'improvisation consiste à produire des dialogues incroyables. Ce n'est pas vraiment le cas. Ici, il s'agissait surtout de créer des situations et de savoir

interagir avec les autres, la caméra étant toujours en mouvement. C'est une autre façon de faire des films et j'aime ça.

Tu joues et rejoues les scènes sans jamais essayer de refaire la même chose parce que la caméra filme en continu, donc pas besoin d'anticiper le moment où ça va couper.

Craignez-vous de tourner avec sa famille, d'interpréter Abel Ferrara ?

Oui, j'avais un peu peur. Mais je ne dirais pas que j'interprète Abel. Je joue des situations dans lesquelles il est personnellement impliqué – c'est une manière plus élégante de le dire. C'est une grande responsabilité d'ailleurs, et j'y fais très attention. C'est très intéressant pour un acteur non

seulement d'être face à des non-acteurs, mais surtout de ne même plus être un acteur. D'être juste une simple personne au milieu d'autres personnes. J'aime travailler avec des non-professionnels.

Selon Ferrara, Tommaso est un personnage que vous avez construit à deux. Pouvez-vous nous dire ce que vous avez apporté au personnage ?

Ce sont de petites choses. Par exemple, Abel ne pratique pas le yoga. Mais il fait de la méditation. Donc, moi j'apporte le yoga, lui la méditation. Mais nous ne pratiquons pas le même type de méditation. Ce que vous voyez à l'écran vient donc de ma pratique. Autre exemple : il enseigne à des étudiants à qui il se contente de parler. J'enseigne peu, mais j'ai dirigé des ateliers et donné des masterclass, et j'ai tendance à utiliser le corps. Dans les scènes avec les étudiants, vous me voyez donc en train d'improviser un cours. Le cours est réel, la caméra enregistre. Nous n'avons pas d'autre responsabilité envers notre personnage que de tenir cette

exigence de réalité. Au bout d'un moment, on ne sait plus qui a apporté quoi, ça n'a plus d'importance. C'est le film qui compte.

Avez-vous passé du temps avec les participants des Alcooliques Anonymes pour écouter leur histoire avant le tournage ?

Quasiment tout ce qui a été tourné l'a été en direct pour la première fois. Par exemple, pour vous donner une idée du côté improvisé et sans filet de l'expérience : pour la scène où je descends les cinq étages pour demander au sans-abri pakistanais d'arrêter de crier, je ne l'avais jamais rencontré avant. On lui avait demandé de crier et il savait qu'un type aller descendre pour l'engueuler. C'est tout ce qu'il savait. Je dois donc me précipiter en bas des escaliers et mon rôle est de lui dire de la fermer et de dégager. Et bien sûr, lui il va me répondre. C'est ça, la scène. C'est plutôt excitant à jouer ! En réalité, pour cette scène, on a dû faire une seconde prise parce que la première fois, il n'arrêtait pas de dire : « Où sont mes 50 euros ? Où

sont mes 50 euros ? » C'est la somme qu'ils lui avaient promise pour faire la scène...

Ce qui est très libérateur avec cette façon de tourner, c'est qu'il n'y a rien pour assurer tes arrières. Tu joues et rejoues les scènes sans jamais essayer de refaire la même chose parce que la caméra filme en continu, donc pas besoin d'anticiper le moment où ça va couper.

Comment avez-vous tourné la scène de la crucifixion ?

On a débarqué sans prévenir et on a tourné la scène. Ça a dû leur paraître bizarre, mais tout le monde s'est mis à regarder. Et à ce moment-là, tu te dis que tu n'es pas loin d'une vraie crucifixion. C'aurait été impossible d'obtenir cette attention et cette confusion d'une autre manière. C'est comme une humiliation publique. C'était une tension très troublante.



WILLEM DAFOE

Avec plus d'une centaine de films à son actif, Willem Dafoe poursuit une carrière audacieuse, alternant films hollywoodiens et cinéma indépendant.

Il a été quatre fois nominé aux Oscars pour : *Platoon* d'Oliver Stone (Meilleur acteur dans un second rôle), *L'Ombre du vampire* d'Elias Merhige (Meilleur acteur dans un second rôle), *The Florida Project* de Sean Baker (Meilleur acteur dans un second rôle) et *At Eternity's gate* de Julian Schnabel (Meilleur acteur). En 2018, le festival de Berlin lui a remis l'Ours d'or honorifique pour l'ensemble de sa carrière.

Il sera prochainement à l'affiche de *The Lighthouse* de Robert Eggers, *The Last thing he wanted* de Dee Rees, *Togo* d'Ericson Core, *The French dispatch* de Wes Anderson et *Siberia* d'Abel Ferrara.

Enfin, Willem Dafoe est l'un des membres fondateurs de The Wooster Group, collectif de théâtre expérimental basé à New York. Il a créé et joué dans toutes les pièces du collectif entre 1977 et 2005, tant aux États-Unis que dans le monde entier. Depuis, il continue à jouer dans des productions théâtrales nationales et internationales.



ENTRETIEN AVEC **CRISTINA CHIRIAC**

Pourquoi avez-vous accepté le rôle ?

Je n'ai pas eu le choix ! (rires) Non, plus sérieusement, Abel et moi nous sommes in-

timement connectés. Notre relation dure déjà depuis six ans. Nous avons un enfant, nous vivons ensemble, il fait partie de moi, je fais partie

de lui. Tout ce qu'il fait me concerne. Ce projet est né de cette façon. Très simplement, très naturellement. Je suis la mère d'Anna, nous avons connu les mêmes crises de couple que Tom

*Je suis Nikki,
et Nikki c'est moi.*

maso et Nikki... Qui d'autre aurait pu jouer ce rôle ? Si je ne participais pas de son art, je ne serais probablement pas avec Abel. Je le soutiens, j'aime ce qu'il fait, je suis heureuse d'être intégrée à son processus créatif. Même si c'est toujours très dur pour moi de revoir le film. Il me blesse, il me



fait pleurer à chaque fois. C'est un film très triste : la souffrance d'Anna/Dee Dee qui assiste aux disputes de ces deux adultes qui se détruisent...

Nikki est-elle proche de vous ?

Il n'y a pas de différence. Je suis Nikki, et Nikki c'est moi. Je n'ai jamais essayé de jouer quelqu'un d'autre, je n'y serais pas arrivée. Il fallait être là, vivre l'instant. Je n'aurais jamais pu faire semblant. Je me suis totalement livrée. Et je ne pourrais pas jouer autrement.

Tommaso est-il un autoportrait d'Abel Ferrara ?

Tommaso, le film, s'inspire de nos vies, il en tire sa matière, mais ce n'est pas un film sur nos vies.

Tommaso, ce n'est pas Abel, il est juste proche de lui. Abel est plus passionné, plus fort, il peut soulever n'importe quelle planète... Tommaso est plus gentil et plus tendre. Il tient cela de Willem, à vrai dire. Sans lui, je n'aurais jamais accepté de faire le film. Willem fait partie de notre vie, de notre famille : c'est le parrain d'Anna, nous sommes de très

bons amis. En tant qu'acteur, il m'a énormément aidé. Si j'ai pu conserver une certaine forme de naturel et de simplicité dans ce rôle, c'est grâce à lui... *Tommaso, le film, s'inspire de nos vies, il en tire sa matière, mais ce n'est pas un film sur nos vies.* Abel demande à ses acteurs d'être profondément eux-mêmes, sans la couche superficielle, sans toutes les conneries avec lesquelles nous nous protégeons. Il veut qu'on se donne entièrement.

Est-ce que réaliser ce film avec Abel relevait d'une forme de thérapie ?

La fin du tournage a été un cauchemar. On se disputait

sans cesse, on avait besoin de faire une pause. Je suis d'ailleurs partie en Moldavie tout de suite après. Mais ce film n'est ni une catharsis, ni une façon d'interroger nos vies ou de régler nos problèmes. Nous avons fait ce film ensemble parce que c'est ce que nous aimons faire. Nous sommes liés l'un à l'autre sur le plan artistique depuis le début, depuis notre première rencontre. Nous partageons une même vision. Cela dépasse notre relation amoureuse, cela dépasse le fait que nous ayons un enfant ensemble. C'est notre raison de vivre.

CRISTINA CHIRIAC

Née en Moldavie, Cristina Chiriac a grandi sous la glasnost pendant l'ère Gorbatchev. Après ses années de lycée à Chișinău, elle rejoint sa mère, travailleuse immigrée à Rome, où elle commence des études de langues, de littérature et de philosophie. Elle obtient son premier rôle au théâtre dans l'adaptation de *Tutto per bene* de Pirandello, mis en scène par Marcello Amici. Elle décroche un second rôle dans *Pasolini* d'Abel Ferrara avant de partager avec Willem Dafoe la tête d'affiche des deux films suivants du cinéaste : *Tommaso* et *Siberia*.





ENTRETIEN AVEC ABEL FERRARA

On ne peut s'empêcher de penser que Tommaso est votre alter ego. Pouvez-vous nous parler de ce qui relève de votre vie dans le film ?

Tous mes films sont autobiographiques dans un sens ou dans un autre. Cette façon de faire vient des cinéastes qui m'ont tout appris : Cassavetes, Bergman et Rossellini. Bien sûr, Cristina et Anna sont dans le film, et le décor étant notre appartement et la vie étant ce qu'elle est... Mais Tommaso, ce n'est pas moi. Peu importe l'amitié que je porte à Willem ou le fait que nous vivons dans le même quartier. Nous partons de la vie telle qu'elle est, de ce qui nous est familier pour mieux nous en éloigner et ne pas avoir à tout inventer. Cet ancrage dans la réalité nous donne l'opportunité d'explorer différentes possibilités, de laisser libre cours à notre imagination. Là où j'en suis, le documentaire et la fiction se mélagent de manière indiscernable.

Comment avez-vous développé les situations et le personnage de Tommaso ?

Eh bien, Willem et moi, on a déjà fait plusieurs films ensemble. Et je ne fonce jamais tête baissée sur une idée si mes collaborateurs ne la sentent pas. Je parle du monteur, du directeur de la photo, etc. On commence toujours par discuter tous ensemble et on envisage plusieurs pistes. Celle qui retient l'attention de tout le monde, c'est celle-là qu'on teste en premier. Quand j'écris, je

tiens Willem au courant de la direction que ça prend, et il me fait des retours. Et on ajuste. Certaines scènes sont très dialoguées, d'autres restent volontairement plus floues.

Pourquoi faire jouer votre femme et votre fille ?

Cristina est une actrice. Et comme on est tous les deux sur le plateau, eh bien le bébé est avec nous ! C'est ce dont

parle le film, vous voyez ? *Tommaso* se concentre sur la vie quotidienne d'un foyer dans la ville où nous habitons, Willem et moi, au moment du tournage. Le film représente la dynamique d'un couple, et l'arc narratif du film est celui du couple.

D'où vient l'idée du film ? De faire un film dans ce quartier ?

Je ne sais pas. J'aimerais pouvoir vous répondre. Par-



fois, tu es en train d'écrire une histoire totalement imaginaire, et là quelqu'un te raconte une histoire vécue et tu te dis : « *Waouh, c'est tellement plus fort que la fiction.* » Ou parfois, je regarde un film dans lequel jouent des acteurs que je connais et je me dis : « *C'est dix fois plus intéressant de dîner avec eux que de regarder leur putain de film !* » Quand je fais un film, parfois je pense : « *Pourquoi ne pas juste tour-*

ner la caméra vers nous et filmer toute la nuit jusqu'à l'aube? » Dans certains cas, ça peut donner un meilleur film que celui que tu es en train de faire... Les films s'engendrent les uns les autres. Avec *Pasolini* et *Piazza Vittorio*, j'ai trouvé un nouveau décor, mon quartier, et le fait d'avoir travaillé à l'écriture de *Siberia* [le prochain projet du cinéaste] pendant une si longue période m'a conduit à *Tommaso*.

Les personnes que nous voyons dans le film – les alcooliques anonymes, les étudiants, la serveuse etc. – sont-ils des acteurs ou viennent-ils du quartier ?

Ces personnes sont pour la plupart ce qu'ils sont dans la vie, mais ce sont également des acteurs : le film se situe sur le fil entre réalité et performance. Nous avions un

Là où j'en suis, le documentaire et la fiction se mélangeant de manière indiscernable.



scénario, mais ce qui est réel et ce qui ne l'est pas, ce qui fait ou non un acteur, ce qu'on récite et ce qui est improvisé, est l'enjeu même du film.

Comment avez-vous imaginé la scène de crucifixion devant la gare ?

La Passion... Eh bien, c'est quelque chose qui vient de la mémoire sensorielle de Tommaso. Peut-être que ça vient d'un film qu'il a réalisé, peut-être est-ce une idée pour un prochain film, peut-être est-ce juste un rêve. Le personnage de Tommaso n'avait pas besoin d'être réalisateur, il aurait pu être acteur, vous voyez ? On ne connaît pas vraiment son

histoire. Comme vous savez, Willem a déjà interprété ce rôle. La scène vient évidemment du film de Scorsese [*La Dernière Tentation du Christ*] parce que ça fait partie de l'histoire de Willem.

Quelle caméra avez-vous utilisé ?

Peter Zeitlinger, le directeur de la photographie, a utilisé des Panaflex haut de gamme. C'est la première fois depuis *Body Snatchers* que je tourne en Scope. Peter a tourné des documentaires et des fictions avec Werner Herzog, nous partageons la même approche formelle tout en sachant accueillir la réalité telle qu'elle

se présente. Peter a également conçu un matériel *ad hoc* qui nous a donné plus de liberté pour rester au plus près de l'action. Rome est une ville très cinématographique et très inspirante pour deux types comme Peter et moi qui ne sommes pas italiens mais qui vivons en Italie pour cette raison même.

Tommaso se concentre sur la vie quotidienne d'un foyer dans la ville où nous habitons, Willem et moi, au moment du tournage.

Comme vous, Tommaso pratique la méditation et suit les enseignements bouddhiques. Qu'avez-vous trouvé dans le bouddhisme et la méditation qui manquait peut-être au christianisme ?

Ce n'est pas une affaire de choix entre l'un ou l'autre. Soit tu t'engages dans une vie spirituelle, soit tu ne t'y engages pas. La compassion est l'élément essentiel, pas le type de pratique que tu choisis. Que ce soit par la méditation ou par la prière, ce qui compte c'est le temps passé seul dans une concentration totale en dirigeant ses pensées vers les autres. Se consacrer aux autres, *that's the point*.



© Aude Guerrucci

ABEL FERRARA

Précédé d'une réputation de réalisateur sulfureux et controversé, Abel Ferrara entame sa quatrième décennie en tant que cinéaste.

Né en 1951, Abel Ferrara grandit dans le Bronx et rencontre Nicholas St. John à l'école, avec qui il écrira la plupart de ses films. Il commence par réaliser des films amateurs en Super 8 sous le pseudonyme de Jimmy Boy L. jusqu'en 1979. Cette année-là, sa carrière démarre avec son film d'horreur *Driller Killer*. Le film est remarqué par William Friedkin qui va lui offrir la possibilité de tourner son deuxième film, *L'Ange de la vengeance*. Dans les années 1990, il tournera ses plus grands films, la plupart à New York, comme: *The King of New York* en 1990, *Bad Lieutenant* en 1992, *The Addiction* en 1995, *Nos funérailles* en 1996, *Christmas* en 2001. En 2012, il quitte définitivement New York pour Rome, où il réalise plusieurs documentaires avant d'y tourner *Pasolini* et *Tommaso*.

Il a tourné six films avec Willem Dafoe : *New Rose Hotel*, *Go go tales*, *4h44 Dernier jour sur Terre*, *Pasolini*, *Tommaso* et *Siberia* (en cours de production).

FILMOGRAPHIE

2019 Tommaso

2019 The Projectionist (documentaire)

2017 Piazza Vittorio (documentaire)

2017 Alive in France (documentaire)

2014 Pasolini

2014 Welcome to New York

2011 4h44 Dernier jour sur Terre

2009 Napoli, Napoli, Napoli (documentaire)

2008 Chelsea on the Rocks (documentaire)

2007 Go Go Tales

2005 Mary

2001 Christmas

1998 New Rose Hotel

1997 The Blackout

1996 Nos Funérailles

1995 The Addiction

1993 Dangerous Game

1993 Body Snatchers

1992 Bad Lieutenant

1990 The King of New York

1987 China Girl

1984 Fear City

1981 L'Ange de la vengeance

1979 Driller Killer





© Richard Dumas

KINGS OF **NEW YORK**

31

Abel Ferrara et Willem Dafoe ont désormais tourné cinq films ensemble. *New Rose Hotel* en 1998, *Go Go Tales* en 2005, *4h44 Dernier Jour sur Terre* en 2011, *Pasolini* en 2014 et *Tommaso* en 2019. Parce que l'acteur a la réputation d'être abonné aux rôles de méchants, on pourrait croire que son association avec le cinéaste repose sur un goût commun pour l'outrage ou le scandale. Or pas du tout. Les rôles que Dafoe a interprétés pour Ferrara sont cinq innocents profondément épris de douceur : un escroc international pris au piège de l'amour fou (*X*), un patron bonimenteur mais prêt à tout pour sauver son night-club (*Ray Ruby*), un ancien drogué se préparant patiemment à la fin du monde (*Cisco*), un poète contestataire et mélancolique guettant la mort à chaque coin de rue (*Pasolini*), un réalisateur en cure de désintox et père de famille qui tente de sauver son couple (*Tommaso*). Cinq alter egos du cinéaste, à l'évidence. Abel Ferrara et Willem Dafoe sont aujourd'hui des amis proches. Ils partagent beaucoup : tous deux sont aujourd'hui des émigrés américains vivant à Rome dans le même quartier, tout comme ils demeurent indifférents à l'égard de l'industrie cinématographique. À l'occasion de leur cinquième collaboration, nous publions des extraits de leur rencontre parue dans les colonnes du magazine *Sofilm* en décembre 2012, entretien croisé qui, revenant sur leurs méthodes de travail, offre des clefs de lecture supplémentaires de *Tommaso*.

Abel Ferrara

On s'est rencontrés pour la première fois à New York City. Tu vivais *downtown*, là où était installée ta compagnie théâtrale. Nous, on était plus *uptown*, avec les gens du cinéma. Dix blocs de différence, mais on faisait des films à des années lumières de ta compagnie! C'était aussi loin que Venise l'est de Rome. En fait, toi, tu as fait du cinéma uniquement pour payer les loyers du théâtre. Parce qu'au cinéma, on gagne de l'argent.

Willem Dafoe

Quand j'ai commencé à faire des films, je ne rêvais pas d'Hollywood. Mon ambition, c'était d'être un acteur de cinéma *home made*. J'aimais ces mecs qui faisaient des films louches... Sérieusement, tu te rappelles la première fois qu'on s'est rencontrés pour parler business ou pas ? Je suis sûr que non.

AF : Si, c'était dans un bar sur Canal Street.

WD : The Three Roses ! Un bar pour ouvriers. Tu m'avais donné rendez-vous à... minuit. Alors puisque je ne pouvais pas choisir l'heure, j'ai choisi le bar ! Tu m'as pitché ton film *The King of New York*, et tu m'as observé. Tu ne m'as proposé aucun rôle. Tu ne m'as pas dit : « *J'aimerais que tu joues ça* », tu m'as juste parlé du film. Je t'ai toujours admiré pour ça. C'est très rare parce que la norme, c'est de faire une liste, puis de voir les acteurs les uns après les autres pour tel ou tel rôle, point barre. Toi c'est : « *Écoute, on va faire ça, voilà ce qui va arriver, qu'est-ce que tu en penses ?* »

AF : Je ne choisis pas mes acteurs. Je travaille avec des gens dont je sais qu'ils sont OK avec ma façon de faire.

WD : Finalement, je n'ai pas joué dans *The King of New York*.

32

AF : Normal, tu étais en permanence pris par ta troupe de théâtre à la con en plus d'être une star de ciné à Hollywood ! Quand es-tu arrivé à New York ?

33

WD : La première fois en 1975, mais pour de bon en 1977.

AF : 1975, c'est *Taxi Driver*. À l'époque, New York était au bord de la faillite. Je ne serais pas allé dans l'East Village même si tu m'avais payé ! Alphabet City, c'était 100% de chances de te faire emmerder. Le pire, c'était d'y aller sans fric. New York, c'était *Freak Show*, à ce moment-là. Plein de merdes de chiens. Des mecs dormaient en bas de ton immeuble. Des mecs qui lavaient tes carreaux. Puis un jour, Giulani leur a dit : « *Barrez-vous* ». Et là, du jour au lendemain, tout le monde a disparu. Où sont passés ces mecs ?

WD : Pour moi qui venais de la *middle-class* du Wisconsin, New York, c'était fou. J'ai débarqué directement dans l'East Village. Un endroit très dur, à l'époque. Quand tu débarques au milieu de ces gens très rudes, tu ressens exactement ce qu'un collégien ressent quand il découvre Bukowski, quand il tombe raide dingue de la culture junkie. Il y a de la dévotion, il y a de l'attente. New York à l'époque, il me semblait que c'était la vie telle qu'elle devait être. Au programme, il y avait The Performance Group, The Manhattan Project, Robert Wilson, Richard Forman, des gens comme ça, ça me bouleversait. Rien à voir avec le monde que je connaissais.

AF : Tu as grandi dans un bled ?

WD : Non, dans une ville de 50 000 habitants. Je suis issu d'un milieu avec un très petit niveau culturel, pas du tout « sophistiqué ». Le Wisconsin, c'est très germanique : la discipline, n'attends rien de personne, prends soin de toi, sois à l'heure, n'emprunte rien à personne.

« On n'a pas besoin de Marlon Brando pour savoir se servir d'une perceuse. »

WD : Abel, tu ne peux travailler qu'avec peu d'argent. *New Rose Hotel* aurait pu se faire avec 30 millions de dollars si tu étais allé à Tokyo, et tu aurais pu! Ça aurait été une autre façon de le faire. Au lieu de quoi, un jour, tu m'appelles et tu me dis : « *Tu peux venir? On va tourner plus tôt que prévu.* » OK. Tu me demandes de te rejoindre à un carrefour et tu me dis : « *Cette scène doit théoriquement se passer au Maroc.* » Alors tu chopes des vendeurs de fast-food, tu prends des tissus, des djellabas, tu les passes autour de mecs noirs. Puis on a étendu des tissus, fabriqué des sortes de tentes et en une heure, on avait créé un bazar. À New York, 42^e rue, sans permis! Et ça marche dans le film! Tu as le flair pour trouver le bon matériau pour faire un film, les acteurs compris.

AF : Mon premier film, *The Driller Killer*, je l'ai fait pendant les week-ends. Ça a pris cinq week-ends pour avoir la moitié du film. J'ai monté ces séquences pour lever des fonds, et j'ai fini le film un an plus tard. On a tourné dans le loft d'un ami, qu'on a repeint. Ma mère nous a donné un peu d'argent qu'elle piquait à mon père pour éviter qu'il ne le joue au casino. J'ai fait le film avec mes potes sans superstar! On n'a pas besoin de Marlon Brando pour savoir se servir d'une perceuse. De toute façon, la star du film, c'était la perceuse. La relation avec un acteur, c'est un truc physique. On ne choisit pas un acteur en lui envoyant un script par e-mail.

« Bienvenue dans *New Rose Hotel* »

AF : *New Rose Hotel*, on l'a tourné dans l'hôtel où DSK s'est fait choper! Dès le premier jour, dès la première scène, j'ai

su que le film allait être un désastre. J'ai demandé à la casseuse, Sylvia, une institution du métier, de chercher pour la figuration des gens pas trop vieux, pas trop jeunes ; pas trop gros, pas trop maigres, ET japonais. Réponse : « *Pas de problème, on en a plein à Chinatown...* » OK, vas-y. On n'a eu que des sumos et des enfants chinois ! Et aucun figurant qui parle anglais. En plus de ça, on apprend que le directeur de la photo est en train de divorcer et qu'il nous plante lamentablement. Sans parler de Walken qui part en vrille dans son jeu et qui décide de faire ce qu'il appelle « le faux Al Pacino ». Du coup, il faut multiplier les prises. Une galère. Bienvenue dans *New Rose Hotel*.

WD : Tout n'a pas été facile, comme toujours. Chris et moi, nous formions ensemble ton miroir : Chris c'était ton esprit, et moi j'étais ton corps.

AF : Mon vrai alter ego, c'est Ray Ruby, le manager du Paradise de *Go Go Tales*. C'est le mec que je voudrais être. Quand on a en face un personnage comme ça, on a besoin pour le jouer de quelqu'un qui ait une âme en lien avec ce type. Quelqu'un qui sait qui est Ray Ruby. Parce que tu n'as pas le droit de merder sur un personnage comme ça. On ne peut pas le créer en numérique. On ne peut pas l'animer. Il ne peut pas rester sur une page : il doit danser le rock, swinguer ! Et sur ce coup-là, c'est toi, Willem.

WD : Je pense que ce n'est qu'une partie de toi. Ce type est complètement sordide, une planche pourrie d'un côté, et d'un autre côté une figure magnifique. Il est comme toi : rude et adorable à la fois. Pour *Go Go Tales*, on a créé le club, c'était un vrai décor opérationnel, il ouvrait quotidiennement et le bar fonctionnait ! On buvait. On mettait de la musique. Les filles chantaient...

AF : C'était un long rêve fiévreux. Mais à quelques jours du début du tournage, on n'avait pas tous les acteurs alors



Go Go Tales



Go Go Tales



4h44 Dernier Jour sur Terre



Pasolini

on a dû faire appel à une agence. On a tout improvisé au dernier moment.

40

WD : C'est ça que j'aime avec toi : on ne remet rien au lendemain. On le fait maintenant.

AF : Ça, c'est pas du tout un truc italien. Moi je suis un « *asap* », *as soon as possible*. Prends le temps nécessaire mais fais le truc « *as soon as possible* ». *Go Go Tales* n'a pas été qu'une partie de plaisir. Il y avait un groupe de mecs avec qui je travaillais depuis que j'ai 25 ans. Ils m'ont tous lâché pendant le film « *Abel, on n'en peut plus*. »

WD : Tous les acteurs auxquels je parle veulent faire passer quelque chose au public. Moi, je ne pense pas à ça ! Je ne pense pas à « *interpréter* ». Je pense simplement à recevoir l'histoire et à laisser des choses m'arriver. C'est mon boulot. Et je ne peux pas le faire seul. C'est pour ça que j'ai besoin d'un réalisateur qui soit fort ! C'est ça qui fait qu'un film est bon. Tant d'acteurs sont obsédés par le script, le script, le script. Si c'est si bon, lisez-le ! Pas la peine d'en faire un film. Moi, j'ai toujours été plutôt attiré par les choses que je ne connaissais pas. Depuis très jeune. Les films qui m'ébranlaient le plus étaient ceux qui arrivaient d'autres cultures, parce que je les « *ressentais* » plus fort. La seule chose à faire, c'était d'accepter. Quand je regardais un film indien, je regardais ces gens sans rien savoir d'eux (ils sont connus ? ils sont mariés ?), sans voir du « *jeu* ». Je ne regardais que les gens ! Ça m'a toujours fasciné. Je pense que certains films ont besoin d'acteurs et d'autres ne peuvent être faits avec des acteurs. Je suis passionné par la combinaison entre « *jeu* » et « *non jeu* ». Mixer les deux. Je crois que c'est possible. Ça m'intéresse de plus en plus. Travailler dans des films qui ne requièrent aucun travail d'acteur et travailler dans des films qui nécessitent un gros travail d'acteur. En fait, ce que j'admire – de façon consciente – dans le travail d'acteur c'est quand les gens

disparaissent. Ils deviennent des choses. Tu ne vois plus que des gens. Je me sens davantage danseur qu'acteur. J'aime être en mouvement.

41

« Soit tu es karatéka, soit tu es comédien »

AF : Tu voyages aux quatre coins du monde, et tu bosses tout le temps. Qu'est-ce que tu fais quand tu ne travailles pas ?

WD : Je me prépare à travailler ! Je lis... Je ne peux pas prendre de vacances ; quand je vais quelque part, c'est toujours connecté à quelque chose. Et puis, je fais une heure et demie de yoga tous les matins. J'en fais depuis dix ans. Ça m'apporte beaucoup de choses. Je pratique l'Ashtanga, qui propose une série de séquences progressives. Ça ressemble un peu au Tai Chi. Je pratique tout le temps. Je crois même que faire du yoga a influencé mon jeu d'acteur. Ça rend extraordinairement patient et souple. J'ai pratiqué longtemps les arts martiaux, le karaté, surtout. Mais j'ai trop souffert ! Trop de contacts ! J'ai commencé quand je suis arrivé à New York. Mon prof était un peu raciste, un Japonais. Il m'a fait progresser trop vite. Il voulait avoir son grand espoir blanc ! Mais du coup je me suis retrouvé avec les types qui venaient de la même île que lui, de magnifiques lutteurs super durs qui me foutaient des raclées en permanence ! J'en porte encore les stigmates sur mon nez. À la moindre blessure, je ne pouvais plus jouer au théâtre le soir ! Alors je me suis dit : « *Soit tu es karatéka, soit tu es comédien*. »

AF : En parlant de souffrance, je me souviens au moment de *La Dernière Tentation du Christ* t'avoir demandé comment allait Jésus Christ. Je me rappelle très bien ce que tu m'as répondu : « *On ne peut pas être aussi bon que Jésus Christ* » ! Tu as hésité avant d'accepter ce rôle ?

WD : Non. Beaucoup d'acteurs rêvaient de ce rôle. Moi j'étais en tournage en Thaïlande et quand je suis rentré, on m'a appelé : « *Martin Scorsese veut vous voir et vous envoyer un script* – Très bien. C'est quoi ? - Son projet : La Dernière Tentation du Christ - Ouah. Cool. Et il me verrait dans quel rôle ? - Il pense à vous pour le Christ ». D'abord je me suis dit que c'était bizarre, mais quand j'ai lu le script, je me suis dit que ça faisait vraiment sens. J'ai choisi de ne pas lire le livre. Je ne voulais pas avoir trop d'informations. Je n'avais pas envie de me dire : « *Pourquoi cette partie-là n'est pas dans le film* ? » C'était un film avec un budget moyen. Notre souci, c'était de raconter une histoire, pas de raconter l'Histoire... On n'avait pas beaucoup d'argent pour les figurants, alors on ne pouvait pas faire dans le spectaculaire. Ça exigeait une super discipline économique. Marty était un emmerdeur, mais c'est une situation qui t'oblige à une forme de sagesse.

AF : Avec Keitel en plus, cela n'a pas dû être simple. La première fois que j'ai travaillé avec lui, c'était sur *Bad Lieutenant*. Sa grande obsession c'était de savoir où on allait manger... Il voulait toujours faire plusieurs prises. « *Parce que le labo peut merder, parce que ça peut être utile pour le trailer*... » Quand il répétait, il voulait le faire avec son coach ou avec moi, jamais avec les autres acteurs. C'était la première fois que je travaillais avec lui, j'ai cru qu'il déconnait. Mais non, il me disait qu'il faisait ça sur tous ses films, sur Jésus Christ et sur *Mean Streets*. Alors je lui dis : « *Quoi, Scorsese a fait ça ? Il t'a donné la réponse* ? »

« Cette merde de Summer of Love, ça a ruiné la vie de beaucoup de gens »

AF : *The Funeral* est probablement mon seul film d'époque. Je voulais revenir au New York d'avant Giuliani. À cette

époque, on vendait de l'héroïne dans la rue comme on vend des pommes ou des poires. Je l'ai fait, un peu contre *King of New York*, qui parlait déjà de la guerre des drogues. Mais j'ai toujours voulu faire un vrai film sur le sujet. Quand tu prends de la drogue, tu te dis : « *OK, ça arrive dans un petit paquet. D'où vient ce petit paquet ? Qui l'a acheté, qui l'a transporté, qui l'a obtenu ? Quel est le deal* ? » Pas faire comme *Scarface* ou *King of New York*... *What is the real deal* ? On a trouvé cette femme qui était vraiment dealeuse, presque toute l'histoire est vraie. Quand elle a réalisé qu'on allait faire un film, son histoire a commencé à changer. Subitement, elle devenait Superman. Dès qu'on amène les caméras, l'histoire n'est évidemment plus la même. Moi, j'ai arrêté la came il y a quatre mois. On n'arrête pas tout d'un coup, c'est comme l'alcool, on en prend sans en prendre. Pour moi c'est la même chose. J'ai commencé à boire quand j'avais 16/17 ans, à fumer des joints... Comme tout le monde. Il y avait le Summer of Love et toutes ces conneries. On était jeunes, on avait les cheveux longs, on venait de la banlieue... N'importe quel connard buvait et fumait. Cette merde de Summer of Love, ça a ruiné la vie de beaucoup de gens. Toute cette drogue. On ne pouvait plus écouter de musique sans être complètement défoncés. Et les musiciens étaient aussi défoncés que le public... Après, plus on a d'argent, meilleure est la drogue, et plus on a de problèmes aussi. Une personne normale, si elle a un problème, elle le résout. Ou au moins, elle essaie. Mais quand on est accro, on n'en a rien à foutre des problèmes des autres. Et surtout, tout ce qu'on fait est illégal. Vous achetez, vous consommez, vous encouragez tous ces putain de Colombiens qui tuent des gens, toutes les familles mexicaines qui se font tuer, tous les connards... Si vous achetez de la drogue, vous êtes du côté des *bad guys*.

WD : Tu ne bois plus non plus...

AF : Je ne fume plus, je ne bois plus et je ne prends plus de drogue. Si tu cherches quelque chose, je ne peux rien pour toi, Willem. (rires) Qu'est-ce que tu feras le dernier jour du monde? T'iras te coucher comme tous les soirs?

WD : Je ne sais pas. Les gens acceptent bon an mal an que le monde finira. Il n'y a pas de futur. Une chose me frappe : c'est peut-être évident, mais c'est incroyable de constater à quel point notre vie de tous les jours nous prépare au futur. Si le futur n'existe plus, il y a plein de choses de ta vie quotidienne que tu n'aurais plus besoin de faire. On est toujours en train d'anticiper « l'après », en fait. L'après, l'après. Enlève ça et tu te retrouves vraiment avec toi-même.

**Propos recueillis par Philippe Azoury
et Emmanuel Burdeau
(Sofilm n°6, décembre 2012)**



FICHE ARTISTIQUE ET TECHNIQUE

Tommaso
Willem Dafoe

Deedee
Anna Ferrara

Nikki
Cristina Chiriac

Écrit et réalisé par Abel Ferrara

Image
Peter Zeitlinger
bvk, asc

Costumes
Maya Gili

Une production
Faliro House,
simila(r)

Musique
Joe Delia

Son
Lavinia Burcheri

Coproduction
Vivo Film

Montage
Fabio Nunziata

Montage son
Silvia Moraes

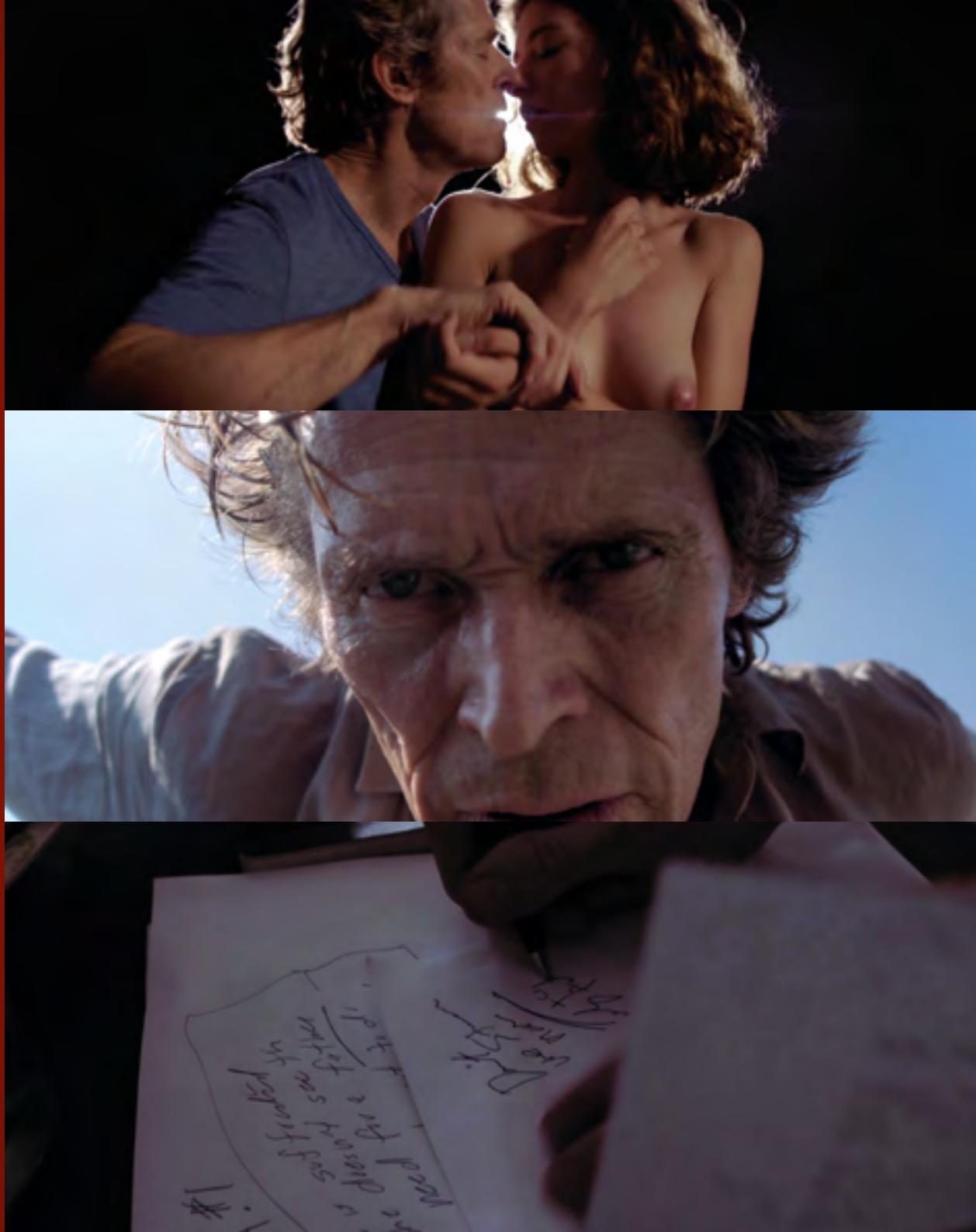
**En association
avec**
Washington
Square Films

Décors
Tommaso
Ortino

Producteurs
Christos V.
Kostantakopoulos,
Laura Buffoni,
Michael Weber,
Simone Gattoni

**Programmation
France**
Les Bookmakers

**Distribution
France**
Capricci



capricci